

PIÈCE DE VERS

RÉCITÉE A L'OCCASION DU BANQUET DES ETUDIANTS EN DROIT DE LAVAL

*Aux temps les plus lointains de l'Eglise romaine,
Les fidèles, groupés en famille sereine,
Et joignant à la foi la douce charité,
Se partageaient le pain de la fraternité.*

*Bien qu'enfants d'un autre âge où la foi sainte souffre,
Où l'homme en raisonnant chemine vers le gouffre,
L'âme pleine d'ivresse et la main dans la main,
Ensemble nous venons manger le même pain.*

*Ici l'égalité commande en souveraine ;
Ici le cœur brisé trouve un baume à sa peine ;
Ici notre devise à nous, fils de Thémis,
C'est de sympathiser, c'est d'être bons amis.*

*Que dis-je ? c'est ici que nous tous, jeunes hommes,
Nous venons au grand jour dire ce que nous sommes.
Et dévoiler à ceux qui veulent nous ternir
Nos principes présents, nos rêves d'avenir.*

*Rejetons fortunés d'une croyante race
Dont nous voulons garder la glorieuse trace,
Nous croyons à ce Christ d'amour et de bonté
Que porte sur ses murs notre Université.*

*Nous croyons au devoir ; nous croyons au mérite
Des êtres généreux et des âmes d'élite
Qui, pour nous façonner, versent tant de sueurs,
Et nous aurons toujours leurs bienfaits dans nos cœurs.*

*Nous croyons qu'elle est grande et belle, la carrière
Où bientôt nous allons entrer la tête fière ;
Nous croyons qu'on ne peut, à moins de s'avilir
Embrasser la justice afin de la trahir.*

*Nous croyons, comme aux temps de la chevalerie,
Que venger le malheur, est sort digne d'envie ;
Qu'on s'accumule de gloire un sublime trésor,
En défendant ses droits sans lui demander d'or.*

*Nous croyons à l'honneur, de nous quoi que l'on dise,
A cette liberté que nous prêche l'Eglise ;
Nous croyons qu'ici-bas les sentiers sont ardues,
Que pour n'y pas faiblir, il nous faut des vertus.*

*Nous croyons aux douceurs de la belle patrie
Pour laquelle ont donné la rançon de leur vie
Nos ancêtres si chers à notre souvenir,
Et nous travaillons à la faire fleurir.*

*Oh ! fasse notre Dieu, dans sa toute-puissance,
Que nous parlions toujours la langue de la France !
Qu'une autre Évangéline, aux navrantes douleurs,
N'aille plus arroser d'autre exil de ses pleurs !*

*Que ceux qui nous suivront répètent chaque année
Ces festins où bien haut plane l'âme bien née,
Montrant qu'il est en nous des sentiments sacrés,
Que nous ne sommes pas des fils dégénérés !*

ADOLPHE HURTEAU.

LA SAINT-NICOLAS

Saint Nicolas, évêque de Myre en Cappadoce, est le patron spécial des enfants, des écoliers. Tout enfant, le jour même de sa naissance, il faisait un miracle. Ecolier, vers l'âge de sept ans, il guérissait une pauvre femme boiteuse. Evêque, il ressuscitait les trois petits enfants assassinés par un vrai barbare qui les avait dépecés et placés dans son saloir ; ce bourreau en débitait la chair comme viande de boucherie. C'est ce miracle—renouvelé dans une autre circonstance par notre saint—que chantent les enfants d'Europe les huit ou quinze jours précédant le 6 décembre.

Et quelle fête, quand, avant le jour, les enfants descendent de leurs chambres à coucher et trouvent les bonbons, les jouets que leur distribue si généreusement le bon saint !

Qu'ils s'avisent de dire : " Je sais bien qui est saint Nicolas !... c'est papa et maman ! " C'en est fait : plus de jouets, plus de bonbons, rien ! Saint Nicolas n'aime pas à ce qu'on le devine de cette façon ! Ai-je eu de gros serremments de cœur, à la vue des jolies choses apportées à mes plus jeunes frères et sœurs par ce saint ami des petits ! Mes soupirs eussent fait tour-

ner le moulin à vent du père Thomas : cela ne me servait de rien !... Mais aussi, imaginez-vous un défaut plus horrible—et, hélas ! plus commun de nos jours—que la curiosité ? Et n'était-ce pas chose révoltante que de voir un enfant, l'œil à la serrure, cherchant à surprendre le secret de saint Nicolas ?

Eh ! bien, je l'avoue à ma honte et confusion, je fis cet acte malgré tout ce que le meilleur des pères, la plus douce des mères m'avaient enseigné ! Je vis... saint Nicolas, mais je fus cruellement puni en trouvant, le lendemain matin, mon assiette vide, ne contenant que le billet portant mon nom... et il me semblait que ce billet avait des tournures ironiques, comme s'il se moquait de moi ! C'était mon nom écrit : et ce nom me semblait parlé par le billet, mais avec un ton !... Mes petits frères et sœurs ne me disaient rien : mais dans leurs regards malicieux, dans leur façon de jouer avec leurs jouets, dans leur mutisme même, je croyais entendre des éclats de rire moqueurs, voir des manières de me narguer !... Cependant, j'étais descendu sur mes bas : je n'avais pas fait le moindre bruit, et j'étais remonté tout de suite après ma fatale curiosité assouvie... on ne pouvait donc m'avoir vu, ni entendu ? Mais je vous dis : on ne se moque point ainsi de saint Nicolas, encore qu'il emploie qui bon lui semble pour combler les vœux de son petit monde d'admirateurs !

Il me souvient aussi que feu mon père, le jour de la Saint-Nicolas, après les premiers ravissements, ex-tases, exclamations, se succédant à chaque découverte nouvelle—car, croyez-moi si vous le voulez : ne le voulussiez point, cela ne changerait tout de même rien à ce fait : nous trouvions des jouets à notre nom, écrit, ce nom, d'une écriture qui n'était ni de notre père, ni de notre mère, ni d'aucun de nous, nous trouvions ces jouets jusqu'à la cave et au grenier ; un grand cheval... de bois à l'écurie ; et que sais-je ? il y en avait partout, même pendus aux arbres du jardin ! Que de joies ! que de cris !

Après ces premiers ravissements, disais-je tout à l'heure, quand tout était rentré dans un calme relatif, mon bien-aimé père nous disait :

—Vous savez, mes enfants, que saint Nicolas n'est pas toujours riche ; sa bourse et la charge de son âne diminuent rapidement, et souvent il arrive chez les pauvres n'ayant plus rien ! Et là, les petits enfants pleurent parce que saint Nicolas paraît les avoir oubliés. C'est à vous que ce bon saint donne la mission de tarir leurs larmes ; avez-vous encore quelques jouets en assez bon état de votre dernière Saint-Nicolas ? Allez les chercher ; quand ils seront prêts, les deux aînés viendront avec moi les porter à des enfants qui sont bien tristes, tandis que vous êtes tout joyeux !

Et nous pleurons, à la pensée de la peine des petits qui n'avaient rien ! J'étais le second : j'accompagnais donc mon bien aimé père. Et les cris, les enthousiasmes de ces chéris petits pauvres !... A trente ans de distance, mes yeux se mouillent, rien qu'en me retraçant ces scènes pleines de charme.

Que j'aimais accompagner mon bon père chez ceux qui souffraient ! Quels trésors de tendresse il dépendait par chaumière ! Et ces bénédictions :

—M. Félix (il s'appelait Félix, mon père, et il l'était—heureux—!), le bon Dieu vous bénira ! Vous êtes providence des pauvres de ces contrées : commandez-nous ce que vous voulez et que nous puissions faire ; nous le ferons immédiatement !

Et les petits enfants, barbouillés de terre et des sucreries que nous leur avions apportées : il fallait les voir, baisant la main de mon père—qui les embrassait, lui, à travers leur masque gluant, caressant, de sa main si douce, leur tête pire que des buissons d'épines !

Un vieux brave homme de mes compatriotes, que je rencontrais il y a plus de sept ans, me disait de vantun vénérable prêtre ami de mon père :

—M. Félix, monsieur ? C'était le roi de ce pays ! Il avait le droit de commander partout, tant il était aimé !

Et le premier ministre de notre petit pays me disait : —Vous pouvez être fier de votre nom, monsieur ! Votre famille était la providence des malheureux, sur-

tout monsieur votre père que je m'honore d'avoir connu !

Mon père fut élu député au Parlement à l'âge de dix-neuf ans, et, naturellement, invalidé du coup par la majorité sectaire : trop jeune—et trop catholique !

Ecoutez : je préfère ces quelques mots à toute la fortune que l'on ravit à mon bon père ou à notre famille, ou à celle qu'il consacra aux pauvres jamais rebutés par lui ! Le digne curé de notre paroisse me disait un jour :

—Avec ce que M. Félix a prêté ou donné aux pauvres de la paroisse—et qui ne lui a jamais été rendu !—vous auriez une fortune !

Je vous disais il y a un an—un jour que je n'avais pas le temps de rester longtemps avec vous, aimables lectrices et lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ—je vous disais que je suis misanthrope ; voici que je me recon- nais un autre défaut : l'avarice !

Cela ne vous surprend pas ?—Ni moi non plus !—mais c'est crânement ennuyeux que d'être accablé de tels vices !

Oui, je suis avare : je voudrais caresser de l'or ; de l'or ! que c'est beau ! ce jaune métallique, luisant, provoquant, plein de promesses de joies... cette clé magique ouvrant toutes les portes, forçant tous les cœurs !... Oh ! si j'avais de l'or !... mais de l'or, voyez-vous, que je puisse me baigner dedans, n'y plonger... que ça fait donc dire et faire de bêtises, ce métal que je traite aujourd'hui, du haut de ma grandeur, du titre usé de : vil métal ! Ah ! oui, vil ; pas déjà si vil... pas de jeux de mots, ma plume ! tu n'es pas même une plume... d'oie. Cela fait dire des bêtises : me voyez-vous, me baignant dans l'or, plongeant dans l'or ? Je serais propre ! C'est là, par exemple, que je ne coulerais pas à pic comme l'autre jour je vous disais l'avoir fait dans notre rivière large comme un... crachat ! Entendons-nous : quand je dis comme un crachat, je veux dire un de ces braves crachats de non moins braves habitants à une joue rebondie... par l'introduction dans la dite joue d'un paquet de tabac d'un quart ou d'un cinquième de livre !—Pouah !...—Bon ! voilà un nouveau défaut : me moquer de ces gens qui, je l'avoue sans sourciller, valent bien mieux que moi ! Ils ne se moquent pourtant pas de moi, ni de ma cigarette inséparable ? Vous comprenez que quand je dis " ma cigarette," je ne veux pas dire que c'est toujours la même ! mes amis, dans leur bienveillance à mon égard, veulent ne me comparer qu'à la cheminée d'une locomotive, " vomissant des torrents de fumée noire et épaisse," ai-je lu vers l'âge de trois ou quatre ans dans je ne sais quel auteur... Quelle mémoire !...

FIRMIN PICARD.

(La fin au prochain numéro)

BIBLIOGRAPHIE

Nous recevons de Paris le premier numéro de la *Revue Populaire des Beaux-Arts* ; prix d'abonnement 18 francs par an pour l'étranger, soit \$3.60. Publiée 13, rue Grange-Batelière.

Cette Revue, grand in-4° de 16 pages et couverture est créée surtout pour le grand public, pour tout le monde : les autres étant trop chères, ou trop spéciales, ou trop savantes.

Nous pensons qu'elle comble une lacune, et nous lui souhaitons tout succès.

En attendant que nous soyons en mesure de publier ce que nous préparons, rappelons que le beau livre : *Labrador et Anticosti*, du vénéré supérieur du séminaire de Chicoutimi, M. l'abbé V.-A. Huard, est en vente chez tous les libraires, au prix de \$1.50 ; par poste \$1.60 ; Etats-Unis \$1.70. Et chez l'auteur.

C'est bien le plus beau livre que nous connaissions en ce genre : c'est notre seule et plus douce distraction quand nous avons quelques minutes à nous. C'est un livre instructif, scientifique, mais sous une forme si charmante !